

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Ceux de Barcelone*

HANNS-ERICH KAMINSKI

*Céline en chemise brune*

OU  
LE MAL DU PRÉSENT



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2019

*Au souvenir de Carlo Rosselli  
Révolutionnaire en Italie,  
Soldat de la liberté en Espagne,  
Assassiné par le fascisme international*

Cet ouvrage a paru pour la première fois aux Nouvelles éditions Excelsior à Paris en 1938. Or, des défauts de composition avaient rendu certaines pages incompréhensibles. À l'appui d'une feuille d'errata publiée à l'époque, nous avons pu dans la présente édition rétablir l'intelligibilité du texte.

© Éditions Allia, Paris, 2019.

## VOYAGE AU BOUT D'UN JOUR

Engueulez-moi! ou je ne me retiens plus.

CÉLINE était mécontent. La vie lui devenait facile. C'était intolérable.

Les jours passaient sans le moindre ennui. À quoi bon encore se faufiler dans la maison pour éviter la concierge, puisqu'elle lui souriait, chaque fois qu'il la rencontrait? Le dispensaire? C'était à dessein qu'il avait pris l'habitude d'y arriver en retard. Personne pourtant ne lui disait rien.

Il regardait sa table de travail. Rien que des critiques favorables. Il avait beau, en les parcourant, tenir prêt un grand crayon bleu pour marquer les attaques : il n'y en avait pas.

Son regard alla vers le courrier qui s'amoncelait. Hélas! ce n'étaient que des lettres d'admirateurs, des demandes d'autographes, des ouvrages écrits dans son style que lui envoyaient de jeunes auteurs en quête d'approbation et de recommandations. Pour se fâcher, il fallait vraiment choisir les quelques lettres de

tapeurs et de vendeurs d'autos. Mais, enfin, ça ne suffisait pas à le mettre en transe.

Il me manque des haines, pensa-t-il. Je suis certain qu'elles existent. Seulement, comment les trouver ?

Le soir tomba. Le crépuscule enveloppait la rue d'un brouillard mélancolique. Bien que l'on fût en hiver, Céline n'avait pas ouvert le chauffage central. Il voulait avoir froid, être seul et désespérer. Avec précaution il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors, sans lever le rideau, attentif à ce qu'on ne le remarquât pas. Cependant, il ne voyait personne... Était-il donc tombé si bas que nul ne l'espionnât, que nul ne le persécutât ?

C'est un piège, se dit-il. Ils veulent m'avoir. Ils pensent m'endormir... Me rendre ?... Non, jamais !... Je les provoquerai. Je les forcerai à me haïr... Je ne veux pas me perdre dans une médiocrité qui serait la fin et l'oubli... Je réagirai.

Mais il attendait en vain l'étincelle créatrice.

Je ne peux pourtant pas les épater par une lavallière et un chapeau à larges bords, réfléchit-il. Le genre bohème a aujourd'hui pour seul effet de rendre les gens indulgents... Essayer d'écrire comme Paul Valéry ? Quelques critiques me combleraient d'éloges

et je pourrais gagner des prix littéraires de cinq cents francs... Me convertir à grand bruit au catholicisme et entrer dans les ordres ? La bure ne m'irait pas mal, mais ça fait trop ancienne sociétaire de la Comédie-Française... Je pourrais aussi empoisonner les membres de l'académie Goncourt. Un officier autrichien a tué tous ses aînés de promotion, en leur envoyant du poison sous forme de pilules contre la faiblesse sexuelle. Seulement, deux cents écrivains français m'en féliciteraient... Il faut trouver autre chose...

Depuis des semaines déjà, il était à la poursuite d'une idée. N'y avait-il vraiment rien qui les ferait rager ? Il fallait les rendre fous de colère, tous, sans exception, les aristocrates aussi bien que les ouvriers, sans parler des bourgeois.

Mais il ne trouvait pas la belle provocation. Il avait beau marcher pendant de longues heures – prudemment, bien entendu, et toujours à l'écart des passants –, la seule chose qu'il découvrait, c'étaient des noms sur des boutiques qui, tout au plus, pourraient servir pour les personnages d'un roman.

Le dimanche arriva, encore un dimanche dans ces semaines de détresse ! Céline courait toujours après sa provocation, comme d'autres

après une femme, un emploi ou le succès. Il marchait sans but, sans savoir où il était. Il n'aurait pas non plus remarqué qu'il était arrivé au marché aux puces, si son attention n'avait été éveillée par la rencontre inopinée de Paul Morand.

Le grand poète était en conversation animée avec deux brocanteurs juifs. Plein de prévenance, il semblait les envelopper d'amabilités, et ses yeux de grand explorateur de pays lointains et de boîtes de nuit se faisaient doux et suppliants. Il leur tendait plusieurs de ses œuvres, comme s'il avait voulu les leur vendre.

– Qu'est-ce que vous faites ici? demanda Céline d'un ton bourru. Votre rayon, c'est les Champs Élysées et les rues adjacentes.

Paul Morand était visiblement mal à son aise. Il s'empressa de prendre courtoisement congé des deux brocanteurs. Puis il salua Céline d'un sourire un peu forcé, et réussit à l'entraîner dans un café.

C'était l'heure de l'apéritif. Les deux hommes ne résistaient pas à l'appel de cette heure sacrée et, bien que Céline ne prît qu'un quart Vichy, ils échangeaient bientôt des confidences.

– Puisque j'ai beaucoup de sympathie pour vous, je vais vous dire la vérité, dit Paul Morand après quelques verres. Ce n'est pas pour situer

une scène que j'ai quitté mon quartier. Je suis allé au marché aux puces, parce qu'il me faut un piston. Vous savez peut-être que je veux poser ma candidature à l'Académie française. J'ai donc besoin de soutiens.

– Et vous les cherchez au marché aux puces?

– Précisément. Ignorez-vous que l'Académie est tout à fait sous l'influence des Juifs? Tous les académiciens sont des Juifs et ils tiennent ferme les ficelles des élections. Les deux brocanteurs avec lesquels vous m'avez vu sont justement des Grands-Électeurs.

Céline commença à devenir attentif.

– Oui, continua Paul Morand, c'est une honte! Toute la France est sous la domination des Youpins. Connaissez-vous l'histoire de Saumur?... Eh bien, cette ville est pleine de jeunes Juives, riches et jolies, qui y sont envoyées par les Sages de Sion.

– Saumur?

– Parfaitement. Parce qu'il y a là l'École de Cavalerie.

– Mais pour quoi faire?

– Pour se faire épouser par de jeunes aristocrates. Ne savez-vous pas que les Juifs sacrifient chaque année un certain nombre de leurs filles, pour corrompre ainsi le sang des peuples aryens, en commençant par

l'aristocratie? Hitler lui-même l'affirme dans *Mein Kampf*.

– Mais c'est abominable! s'écria Céline. Vous me voyez écoeuré. Il faut absolument empêcher ce crime, et je ne saurais vous dire combien je suis heureux d'avoir rencontré en vous un homme qui a des lumières en cette matière.

– Tu parles, mon vieux! je connais les trucs des Youpins, mais je me garderai bien de les emmerder. Ma candidature serait foutue.

Céline tressaillit.

– Je suis peiné, dit-il, de vous entendre user d'un langage aussi ordurier. Vos œuvres, si riches d'idées généreuses et profondes, m'ont donné l'habitude d'un tout autre parler.

– Merde! répondit Paul Morand. Et toi, alors!

– Les belles-lettres, soupira Céline, m'amènent quelquefois à m'écarter du véritable langage de mon âme qui m'entraîne vers les contes innocents et les ballets sentimentaux. Souffrez que je vous parle maintenant dans les termes que votre présence m'inspire, d'autant plus que je suis malheureux et désemparé. Vous m'avez laissé entrevoir les possibilités de la belle campagne qui pourrait sauver les peuples aryens de l'influence funeste des Juifs.

Unissons donc nos forces et nos talents et partons ensemble pour cette croisade sacrée!

Mais Paul Morand secoua la tête.

– Du bidon! Je marche pas. J'ai pas envie de m'faire casser la gueule.

– Dussé-je en périr, s'écria Céline, je les combattrai! Désormais je connais ma voie. Je continuerai l'œuvre de Vercingétorix, je rendrai la France aux Gaules et je la purifierai du germe de décomposition qui nous est venu de l'étranger depuis César. Voilà enfin mon sujet! Il me donnera l'occasion de provoquer tout le monde, de m'attirer toutes les haines et de gagner des millions. Vous m'avez ouvert de nouveaux horizons, mon cher Morand.

## II

## RUE ROQUÉPINE

Aucune différence, je déclare, entre la paix juive et la paix allemande... Et je préfère la paix allemande n'importe quand.

CÉLINE

LA MAISON brune ne se distingue en aucune façon des autres immeubles de la rue Roquépine. Même à l'intérieur, pas de croix gammées trop visibles, pas de chemises brunes. Tout au plus quelques portraits de Hitler.

Le personnage qui reçut le visiteur n'avait, lui non plus, rien d'extraordinaire. Il était correct, courtois et bien habillé. Il portait le titre de *chef de presse*. Rien ne trahissait en lui l'agent de la Gestapo.

– Heil Hitler!

– Heil Hitler!

Pour la première fois, Céline salua à l'allemande.

Puis il déclina ses qualités et demanda des documents sur la question juive.

Le chef de presse sourit.

– On voit bien, dit-il, que vous êtes un débutant. L'antisémitisme est un sentiment ou, si vous voulez, un ressentiment. Il n'a, par conséquent, pas besoin d'être prouvé. Il n'a rien à faire avec la raison, il va même à l'encontre de la raison... L'aryen ne raisonne pas; quand il le fait, il est déjà sous l'emprise de l'esprit juif.

– Il faut pourtant expliquer ses rancunes et les rendre plausibles.

Le chef de presse se raidit.

– J'espère que vous n'êtes pas un homme de bonne foi? demanda-t-il, soudain méfiant.

Céline s'empressa de le tranquilliser sur ses vraies intentions. Pour un peu, il se serait fâché. Lui, un homme de bonne volonté? Mais il s'enorgueillissait d'être toujours et en toutes circonstances de mauvaise foi. En douter, c'était presque une offense.

Il débita quelques exemples de sa terminologie littéraire et le nazi se sentit tout de suite à l'aise. Ces expressions lui rappelaient ce qu'il avait de plus cher: les casernes et les prisons de la patrie.

– Monsieur le Camarade, déclara-t-il, employant la formule en usage entre les membres du parti, je vois bien que vous êtes des nôtres. Je comprends aussi que vous désiriez